

DAKAR COURT

DU **09** AU **14 DÉCEMBRE 2024**



ÉDITO

Il n'y a pas d'écoles de critiques de cinéma. Ce n'est pas une science. Chacun y va de sa plume, à sa manière. Les rédactions et les lecteurs feront la différence.

Alors si cela ne s'apprend pas, à quoi bon une formation ? A chacun sa réponse. Parce que l'exercice est difficile : éclairer un film sans le dévoiler à ceux qui ne l'ont pas vu ; trouver les mots justes ; saisir l'intention du film, sa nécessité pour le temps présent ; repérer comment son esthétique sert ou dessert son propos...

Un critique prend la parole pour inviter chacun à développer son esprit critique. Et face à la masse d'images produites, une vigilance est nécessaire, qui repère les discours qui asservissent, ceux du mépris, du racisme, de la misogynie, des discriminations...

Une critique n'est ni une plaidoirie ni un verdict. Elle ne prétend pas à la vérité. Elle s'inscrit dans le débat d'opinion et prend le risque d'être elle-même critiquée. Mais elle prend position sur ce qu'il s'agit d'aimer et ce qu'il s'agit de détester ensemble, en société.

Les textes de ce bulletin ont été élaborés par les participants de l'atelier "talents critiques Dakar court" dans la semaine qui précède le festival. Nous avons visionné les films de la compétition, les avons intensément discutés, revisionnés, discutés encore, avec l'exigence de toujours appuyer notre argumentation sur le film lui-même, dans toutes ses dimensions. A charge ensuite pour

chacun de rédiger un papier. 14 participants, deux articles chacun, donc 28 en tout, selon les choix des participants.

Un prix bien doté, décerné par un jury éminent, soutient l'émulation, mais ce n'était pas nécessaire : l'enthousiasme était là, dans le simple fait de voir désormais les films avec un regard nouveau.

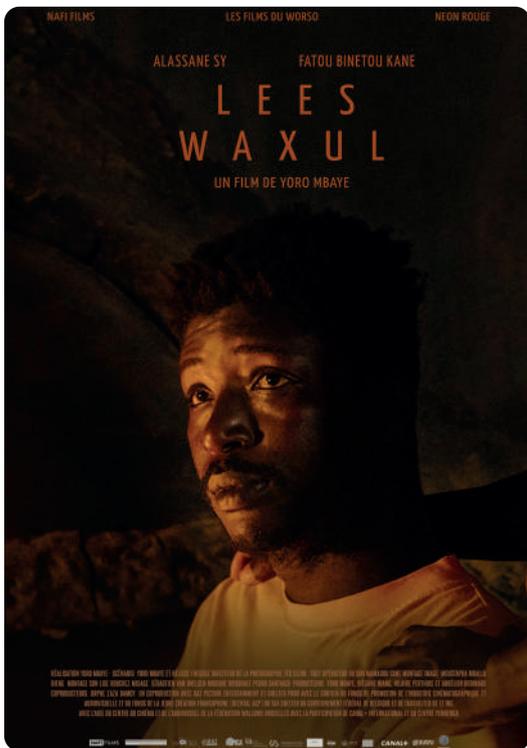
L'enjeu est bien sûr de contribuer à la qualité des contenus journalistiques, notamment sur les cinémas d'Afrique qui ont bien besoin d'une réflexion qui dépasse la simple promotion. La critique fait exister les films dans la durée, les inscrit dans la carrière des cinéastes, dégage des tendances et livre des écrits synthétiques qui construisent une histoire du cinéma. Les critiques enseignent, animent des débats, écrivent des ouvrages ou bien sûr répercutent dans les médias l'actualité du cinéma. Car ce sont avant tout des journalistes, et l'exigence de cet atelier fût de trouver pour chacun une écriture appropriée.

Le credo de cet atelier est que l'on apprend par la pratique.

Durant le festival, les participants vont réaliser des interviews, écrire sur les différents événements et animer les palabres avec les cinéastes. Pour tenir dans ce bulletin mais aussi parce que c'est un défi d'adopter un style concis et précis, leurs papiers étaient limités à 1500 signes. Avec la richesse des films de cette compétition, c'était une gageure ! *Bonne lecture !*

Baba DIOP et Olivier BARLET





LEES WAXUL

Réalisation : Yoro MBAYE - Durée : 21min

Année : 2024 - Pays : Sénégal

► Du leader au féminin

Avec son nouveau court métrage de 21 minutes le réalisateur et producteur sénégalais Yoro Mbaye questionne l'imaginaire culturel de la place des femmes dans la société sénégalaise

Sans complaisance. Frontal. Le film l'est. Contre l'orgueil mal placé des hommes symbolisé par Ousseynou qui refuse de prendre la main tendue par Nafi. Elle lui propose un partenariat à égalité dans le partage de tâches. Lees waxul, pointe les imperfections sociales et juridiques qui étouffent les femmes dans le système bien huilé que d'aucuns qualifient de patriarcat.

Ainsi, la question posée par le film est sans ambiguïté : est-on prêt à accepter le leadership des femmes ? C'est autour de cette interrogation qu'il faut saisir la subtilité du titre du film qui pourrait se traduire comme les non-dits qui freinent le projet émancipateur de la femme sénégalaise souvent reléguée au foyer à l'image de Fatou la femme d'Ousseynou.

Tout en déployant une esthétique proche du réalisme social, le film charrie un astucieux choix artistique dans sa façon d'opposer la rude clarté des extérieurs à une intimité harmonieuse dans l'atelier de boulangerie de Nafi, sur une musique douce. Il révèle ainsi sans avoir besoin de le dire la bravoure, la résilience et l'empathie de Nafi. Ne sont-ce pas là les qualités du leader ?

Le film est ainsi une invite au changement de paradigme et d'imaginaire sociétal en tournant le dos au machisme et pointe l'horizon d'une société qui considère à sa juste valeur la femme !

Cheikh Mbacké DIOP (Niary Tally, Sénégal)

► Le non-dit

Le film commence avec les images en vue large, la caméra suit Ousseynou jusqu'à la boulangerie.

N'est-ce pas là une manière de nous dire : " Attention ! Je veux vous exposer juste un fait de société, à vous de juger " ?

Ousseynou veut combler le vide que cause le manque de pain dans son village et décide de faire affaire avec une boulangerie moderne. Sauf que son choix du pain rassis, le fagadaga va poser problème. La vie est comme elle est, faire du profit, rien que du profit, même si on doit mettre la santé des autres en danger. Le personnage de Baye Modou, le propriétaire de la boulangerie, illustre à raison cette complexité du comportement humain.

L'entrée en jeu de la belle-sœur d'Ousseynou, Nafi, avec son pain artisanal, le tapalapa, va tout bouleverser. Yoro Mbaye veut-il ici nous inviter à voir la vie sous un autre angle ? Sa manière d'introduire la boulangerie de Nafi dans le film n'est pas anodine.

Ce pain traditionnel fait du bien à tout le village sauf à Ousseynou, son ego d'homme prend un coup. Comment écarter de son chemin cette femme, Nafi ? Et si le personnage de Nafi était remplacée par un homme ?

Le choix de la femme par le réalisateur cache-t-il un non-dit ? Une manière à lui de nous dire que les femmes aussi peuvent aider à la résolution des problèmes qui minent notre société.

Komlan Tukui HLAGA (Lomé, Togo)

► Quand l'orgueil éteint la raison

'Lees Waxul', peint avec justesse la vie d'un entrepreneur imbu de sa personne, qui fait face à un conflit intérieur.

Ousseynou, au cœur de l'histoire, montre comment l'orgueil et la fierté d'un homme peuvent l'emprisonner.

Flagrante est d'abord la portée psychologique du film. Ousseynou fait le commerce du pain rassis, encore appelé " pain de seconde main " ou fagadaga . Il a des conséquences sanitaires importantes car les conditions pour se retrouver sur la table des plus démunis sont peu recommandables. Cela n'empêche pas Ousseynou de le commercialiser au village, et d'en faire son métier et de mieux nourrir sa famille que lorsqu'il était pêcheur.

Or, il se trouve que sa belle-sœur, Nafi, une femme battante, ouvre une boulangerie et produit du pain artisanal, du patalapa - un pain traditionnel qui mêle blé et mil. Et voilà qu'Ousseynou perd peu à peu sa clientèle et est coincé par son fournisseur Modou, qui lui met la pression pour être payé. Le voilà face à un dilemme. Il s'entête, refusant aide et conseils mais ça lui prend la tête. Pourtant, Nafi, lui propose une collaboration et même de régler la dette auprès de Modou.

Va-t-il n'écouter que son orgueil ? Il a du mal à lâcher prise... Les hommes sont parfois bien bêtes ! Ce film qui aborde la dualité intérieure met les points sur les " i ". Il est en cela très actuel et salutaire.

Thécia Pharelle NYOMBA EKOMIE (Nyari Tally, Sénégal)



IL ÉTAIT UNE FOIS

Réalisation : Ahmed REGGAD - Durée : 23min 45s

Année : 2024 - Pays : Algérie

► Tyrannie Familiale

Manel est amoureuse. Elle se maquille pour la présentation de son amoureux à son père. Mais celui-ci a ses préjugés et se comporte comme un tyran. Entre satire et drame, Il était une fois n'est pas un conte de fées.

Pourtant, son père est un artiste. Il fut engagé, peut-être brillant. Mais il reporte ses frustrations sur sa famille. Il hurle, il terrorise, il contrôle. Il enferme sa femme et sa fille comme un oiseau en cage, cet inséparable qui se retrouve seul dans sa cage en début et fin de film alors que ces oiseaux vivent à deux. Quant au garçon, il observe et imite le patriarcat.

Quand l'amoureux arrive, les préjugés prennent le dessus, à l'image des violences, souvent invisibles, auxquelles font face les étudiants noirs à l'étranger. Heureusement, le père a besoin de son grand fils pour comprendre un avis d'expulsion qui montre sa misère. Le fils lui dit ses quatre vérités et le voilà déstabilisé. Sa rédemption sera cependant trop tardive pour changer le cours des choses. La rigidité a triomphé.

Reggad est radical dans sa mise en scène. Il concentre son objectif sur le père, souvent vu de dos sur un décor minimaliste. La froideur de l'image renforce la perception de sa tyrannie.

La violence des mots et des attitudes traduit la profondeur du drame, tandis que les tensions culturelles et familiales trouvent un écho universel.

Il était une fois est une œuvre poignante qui dénonce l'oppression familiale et les barrières sociales, offrant une réflexion amère sur le poids des traditions face aux aspirations individuelles.

Ismael AMADOU HAROUNA DJIBO (Niger)

► Incompris

Souvent incompris, trop attaché à nos vérités, l'amour laisse place à l'amertume et la solitude. Et les liens sacrés se dissolvent.

Le père, figure d'autorité et d'amour dans une famille, prend ici l'image d'un bourreau, consommé par la méchanceté et les chaînes d'un patriarcat révolu.

La présence d'un inséparable seul dans sa cage au début et à la fin du film illustre les états d'âme et le mal être de la famille.

Avec le personnage de Marmel, le réalisateur met en lumière la condition de la femme maghrébine. De son côté, la mère reflète la femme ayant subi les injustices sociales du genre toute sa vie. Elle n'est plus victime mais indifférente.

Voici donc un drame psychologique. Car tout au long du film, le réalisateur joue sur les sentiments, l'état d'âme des personnages. Il fait en sorte que le spectateur soit lui aussi plongé dans les sensations.

Toute l'esthétique du film nous renvoie à l'émotion : l'expression des visages, les regards, les plans rapprochés pour capter le mental des personnages. Tout cela crée un sentiment de proximité et de partage pour le public. Le ragtime, musique syncopée d'origine noire que jouait ce musicien raté, renforce l'émotion, le ressenti, le drame. L'insistance sur les violences verbales, les cris, les regards montrent un père raciste et diabolique.

Plutôt que de détourner de la psychologie des personnages, le décor minimaliste concentre l'attention, de même que la fixité des plans, les photographies et tableaux au mur, les bruits, ou la froideur des éclairages.

C'est ainsi que le réalisateur nous pousse à chercher les doutes, les troubles internes des personnages.

Adam DIALLO (Mali)



LE GÉNIE

Réalisation : Enricka M.H - Durée : 15min 18s

Année : 2024 - Pays : France / Martinique

► Quel génie ?

Enricka M.H veut nous faire voyager avec un regard nouveau sur le génie des Noirs. Mettre les enfants au centre de ce questionnement n'est pas anodin. A cet âge, on a tendance à croire à toute sorte d'utopies et rêveries.

Dans les films hollywoodiens, le génie blanc a le plus souvent des allures fantastiques, c'est un être parfait, comme dans le dessin animé que regarde Lina, 8 ans, en début de film. Son frère de 13 ans, Adam, lui prend la télécommande des mains pour changer de chaîne. Ils ont l'habitude de se chamailler. Le génie du film, lui, est tout autre : un être noir entouré de préjugés mais qui ne manque pas non plus d'ambiguïtés. N'est-il pas un vieux soulard qui sort de prison et que tout le monde croit fou ?

Quels tours ce génie noir, Seydou, aura-t-il dans son sac à magie ? Arrivera-t-il à ce qu'Adam et Lina ne soient plus comme chien et chat ? Car c'est bien la fraternité qui est en cause dans cette histoire, nécessaire à la construction d'un monde meilleur. Et pour cela, il faut aussi du génie noir !

Enricka, Française d'origine martiniquaise, ne nous impose pas son point de vue. Mais la suivre implique de croire au génie tout court... Pour que les choses soient claires, Adam nous posera directement la question ! On est libre. Comme les deux balançoires du film, on a toujours le choix de croire ou pas.

Komlan Tukui **HLAGA** (Lomé, Togo)

► Entre fraternité et magie : l'éveil d'un jeune héros

Enricka MH nous plonge dans un univers où magie et réalité se mêlent pour aborder des thèmes de fraternité, de responsabilité et de passage à l'âge adulte. Le résultat est à la fois poignant et chargé de dilemmes universels.

Adam, 13 ans, et sa soeur Lina, 8 ans, sont confrontés à un personnage mystérieux, Seydou, incarné par Steve Tientcheu. Ce dernier, à mi-chemin entre mentor et illusionniste, pousse Adam à choisir entre magie et réalité. Loin de la facilité, Le Génie questionne la tentation de rechercher des solutions rapides face aux défis de la vie, en montrant que la véritable force réside dans la résilience et l'amour fraternel.

Une scène clé illustre ce dilemme : lorsque Seydou demande à Adam, « Si tu pouvais avoir n'importe quel vœu, que choisirais-tu ? ». Ce moment cristallise la tension entre l'envie de s'échapper dans un monde magique et la nécessité de faire face à la réalité de ses responsabilités.

Visuellement, le film se distingue par une esthétique sobre, avec des scènes nocturnes baignées de lumières douces qui créent une ambiance magique tout en restant ancrées dans la réalité urbaine. Ce contraste renforce le message du film : l'amour et la responsabilité sont plus puissants que toute forme de magie.

Faut-il croire aux génies ? La performance de Steve Tientcheu est remarquable. Il incarne l'ambiguïté de son personnage avec subtilité, ce qui accentue la tension dramatique et ouvre à la réflexion. Le Génie est ainsi une fable moderne sur la fraternité, la responsabilité et la résilience, avec une narration fluide et une esthétique soignée. Une œuvre inspirante et profondément humaine.

Alioune **DIENG** (Pikine, Sénégal)

► Un conte urbain qui touche et transporte

Adam, qui va juste avoir 13 ans, et sa sœur Lina, 8 ans, nous plongent dans les responsabilités précoces imposées par la vie, tout en célébrant le lien puissant et fragile de la fraternité.

Un conte urbain qui marie réalisme social et fantastique.

Adam, devenu chef de famille malgré lui dans une structure monoparentale, jongle entre le poids des devoirs et son envie d'insouciance. Lina, tantôt rivale, tantôt alliée, incarne une relation fraternelle complexe mais essentielle, où tendresse et rivalité s'entrelacent.

Puis surgit le génie, incarné avec magnétisme par Steve Tientcheu. Loin d'être une figure idéale, c'est un homme brisé, un ancien prisonnier marqué par ses démons, dont l'allure de soulard contraste avec son rôle de guide improbable. Entre le réel et l'imaginaire, il accompagne Adam dans un voyage initiatique, où chaque épreuve pousse le garçon à grandir.

Ce génie singulier, à la fois faillible et porteur d'une sagesse insoupçonnée, questionne le rôle de l'espoir et de la magie dans une société en quête de repères.

Pour y parvenir, Enricka MH, qui a grandi en Martinique, mêle réalisme et magie. Atmosphère nocturnes, gros plans poignants, et une caméra à hauteur d'enfant plongent le spectateur dans un univers captivant. La subtilité de la bande-son et la voix-off renforcent l'aspect de conte initiatique, comme pour nous demander : "Est-ce que vous me croyez ?".

Le Génie explore la résilience, la fraternité et l'importance de croire en l'espoir. Poétique et universel, ce film dépasse l'écran et touche en plein cœur.

Kamongnin **SYLLA** (Côte d'Ivoire)

KATOPE

Réalisation : Walt MZENGI COREY - Durée : 13min

Année : 2023 - Pays : Tanzanie / États Unis / Afrique du Sud



► **Enfant de boue : la malédiction du village**

Après *Timela* et *Gulf*, le réalisateur tanzanien Walt Mzengi Corey raconte l'histoire d'un enfant venu au monde à la suite des incantations de sa mère stérile aux esprits des ancêtres.

C'est sculptée dans de l'argile et un peu d'eau que Katope a gagné sa vie. On imagine l'attachement de sa mère à une telle enfant. Mais depuis sa naissance règne une terrible sécheresse, ce qui fait penser au village qu'elle est une malédiction. La mère devra-t-elle sauver son enfant ou sacrifier le village ?

Le film s'attache cependant moins à la mère qu'à Katope elle-même. Il est tourné à la hauteur de son regard. Et lorsqu'elle se détache de la main de sa mère, tout change.

En plus d'un questionnement sur les traditions et croyances africaines, *Katope* est ainsi aussi une fable sur l'émancipation et montre que tout est affaire de regard.

Dans un format presque carré 4:3 qui intensifie l'attention et centre les personnages dans l'écran, les couleurs de ce film évoquent autant la chaleur du climat que l'intensité des enjeux.

Une telle esthétique inscrit les rituels, qui ressemblent à d'autres pays d'Afrique, dans la célébration de l'harmonie entre la vie et la mort. Dans ce contexte, l'attention portée aux personnages et l'émotion qui s'en dégage ouvre à la complicité du spectateur : nous sommes tous des Katope.

————— *Piter Domingos GOMES* (Guinée-Bissau)

► **La rencontre mystérieuse de Katope**

Katope fait partie des " contes populaires africains revisités ", un programme Netflix/UNESCO. Il a été sélectionné au prestigieux festival international du court-métrage de Clermont-Ferrand en 2024

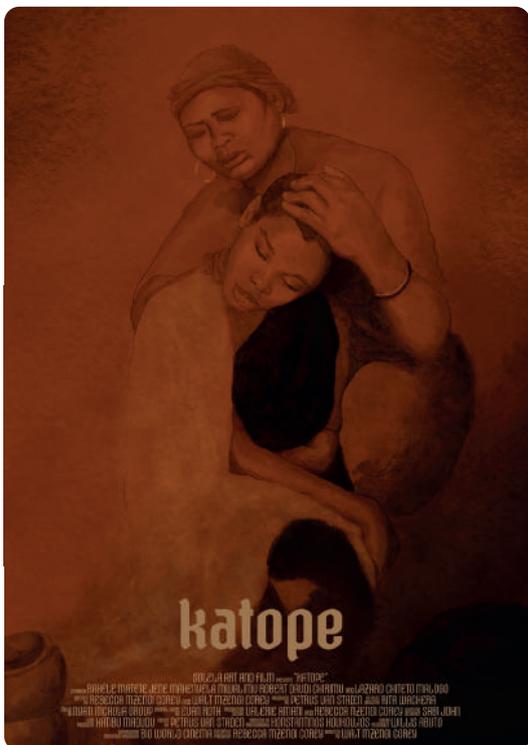
Voilà une femme stérile qui demande que les ancêtres lui fassent cadeau d'un enfant. Dix ans plus tard, Katope est là mais depuis son arrivée, c'est la sécheresse, ce qui ne va pas manquer de mobiliser le village contre elle. Reflet de l'Afrique profonde qui croit que rien n'est dû au hasard, une cérémonie traditionnelle pour faire tomber la pluie nous invite à accepter nos coutumes. Mais Katope y sera-t-elle sacrifiée pour le plus grand malheur de sa mère ?

Délaissant sa main, Katope prend son autonomie. Cela lui permettra-t-il de faire tomber la pluie, elle qui communique avec l'ibis sacré, l'oiseau de pluie ? Visuellement, le film de Walt Mzengi Corey est d'une fulgurante beauté. Il alterne des scènes intimes en gros plans sur l'harmonie entre la mère et sa fille et des scènes tantôt surréalistes tantôt ethnographiques sur les rituels mystiques. La caméra reste à hauteur d'enfant car nous ne lâchons pas Katope.

On pense à *Marcher sur l'eau d'Aïssa Maïga*, réalisé à Tatiste, dans le nord du Niger, victime du réchauffement climatique. L'accès à l'eau est essentiel à préserver pour la survie, ce que *Katope* souligne en montrant le chaos d'habitants obligés d'acheter de l'eau en espèces ou par troc.

Cependant, ce que *Katope* semble surtout nous dire, c'est qu'il nous faut accepter nos rites et traditions pour résoudre les problèmes contemporains.

————— *Ismael AMADOU HAROUNA DJIBO* (Niger)



► **La malédiction de la naissance : un cri du cœur dans "Katope"**

"*Katope*" est une œuvre poignante qui transcende les frontières culturelles et géographiques.

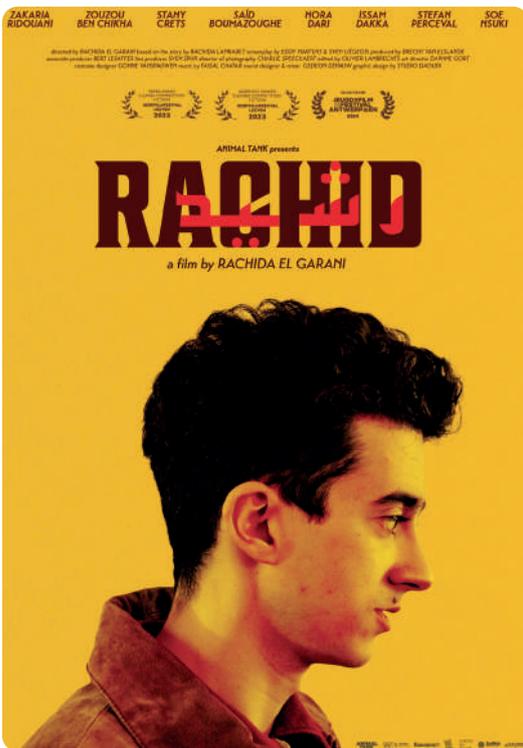
Produit en collaboration avec l'UNESCO et disponible sur Netflix, ce film court métrage met en lumière des thèmes universels tels que la résilience, l'espoir et l'unité face à l'adversité. À travers une narration visuellement saisissante, le réalisateur tanzanien nous entraîne dans un voyage émotionnel.

La naissance de Katope correspond au début d'une sécheresse de dix ans, ce qui est rapidement interprété par la communauté comme une malédiction. Cela ne manque pas de peser lourdement sur elle et sa mère. Dès les premières scènes, la nature devient un personnage à part entière, alors qu'elle n'est souvent considérée que comme un simple décor. La sécheresse, omniprésente et implacable, crée un climat de désespoir pesant sur les habitants du village. Les ancêtres avaient donné une enfant à cette mère qui la sculptait dans l'argile. Faudrait-il maintenant qu'elle soit sacrifiée pour sauver le village ?

La réalisation est impeccable, mêlant des images vibrantes à une bande sonore évocatrice amplifiant l'impact émotionnel de chaque scène. "*Katope*" est ainsi bien plus qu'un simple court métrage. C'est un appel à l'action, une célébration de l'esprit humain et un rappel que, même dans les moments les plus sombres, la lumière peut percer.

Walt Mzengi Corey réussit à créer une œuvre qui ne peut que marquer les esprits et inciter à la réflexion. Une occasion de comprendre la beauté et la complexité de l'expérience humaine.

————— *Fatou Ba* (Colobane, Sénégal)



RACHID

Réalisation : Rachida EL GARANI - Durée : 18min

Année : 2023 - Pays : Maroc / Belgique

De l'humour à l'absurdité des préjugés.

Rachid est un jeune homme d'origine marocaine en quête d'emploi. Il pense être obligé de mentir pour échapper à l'absurdité des préjugés sociaux. Le film a déjà remporté le prix du meilleur court-métrage international au 23e festival du film d'Almería.

C'est sur la complicité avec le spectateur que table la réalisatrice pour que Rachid raconte son histoire : il s'adresse directement à nous et nous prend à témoin.

Au-delà de l'aspect humoristique, le film se veut engagé, dénonçant la façon si répandue d'enfermer toute personne d'origine étrangère dans la projection que l'on se fait de sa culture et de ses mœurs. Il n'hésite cependant pas à plonger dans le burlesque comme cette désopilante scène d'apprentissage de l'abattage où le boucher joue des couteaux et des peurs. La réalisatrice, qui adapte ici un livre éponyme de Rachida Lamrabet, ne caricature pas seulement les discriminations subies en Belgique mais évoque avec dérision les divisions au sein de la communauté musulmane, notamment entre sunnites et chiites.

Chacun en prend pour son grade, et notamment la police qui est ici ridiculisée dans ses soupçons au moindre indice. Né en Belgique, Rachid, du fait de son ascendance marocaine, est forcément un terroriste potentiel ! Rachid doit sans cesse se justifier et accepter les clichés pour ne pas être en marge de la société. Entre dérision et ironie, Rachida El Goroni réussit à nous faire rire de nos malheurs !

Adama **DIATTA** (Diamaguène Sicap, Mbao, Sénégal)

La satire au service de la réflexion

Rachid est une œuvre riche et audacieuse. Elle parle d'immigration, de racisme, de discrimination et de préjugés, tout en dénonçant les pressions sociétales liées à la religion, à l'identité et à l'emploi.

À travers une mise en scène sobre et une photographie volontairement minimaliste, le film crée un contraste puissant entre le quotidien banal de son protagoniste et les enjeux sociaux qu'il subit.

L'humour y joue un rôle fondamental, mêlant dérision, ironie et autodérision. Les regards caméra instaurent une complicité directe avec le spectateur, tout en soulignant la tension entre la trivialité des situations vécues et leur absurdité tragique. Le récit, à la fois fluide et fragmenté, invite le spectateur à déchiffrer une trame où les injustices invisibles prennent forme progressivement.

Rachid, personnage en quête de reconnaissance, traverse des situations burlesques et absurdes — de l'entretien raté à la boucherie grotesque — qui tournent au ridicule les préjugés raciaux et religieux. Entre mensonge et hypocrisie, Rachid tente de se conformer aux attentes sociales tout en luttant pour rester lui-même.

Le détachement du personnage face au décor symbolise l'isolement, la discrimination, tandis que les flashbacks et les écrans partagés enrichissent la narration.

Rachid est une satire sociale, jouant sur le fil de la provocation et de l'humour noir, pour éveiller une réflexion sur la coexistence et les stéréotypes. À la fois ancré dans la modernité et fidèle aux codes classiques, le film est une œuvre initiatique sur l'affirmation de soi dans une société multiculturelle.

Mame Diarra Bousso **FALL** (Golf Sud, Sénégal)

Rire pour résister

Comment trouver sa place dans une société où les préjugés vous enferment ? Rachid, de Rachida El Goroni, explore ce combat à travers le quotidien d'un jeune homme, coincé entre ses origines et les attentes d'un monde qui ne le comprend pas.

Rachid cherche du travail. Tout le film tourne autour de cette quête. Mais à chaque étape, il se heurte à des stéréotypes, à des discriminations, à ses propres contradictions. Doit-il mentir pour paraître "conforme" ou rester fidèle à lui-même ?

À travers des scènes pleines d'ironie et de dérision, Rachida El Goroni pousse à réfléchir sans jamais alourdir le propos. On rit souvent, jaune parfois. Les moments où Rachid brise le quatrième mur – il s'adresse directement à nous – sont percutants. Et si c'était nous, à sa place ?

Le film ne se contente pas de dénoncer. Il interroge : la religion, les pressions sociales, les attentes familiales.

Une scène marquante ? Celle où Rachid, perdu, se retrouve face à un imam caricatural. Absurde et brillant.

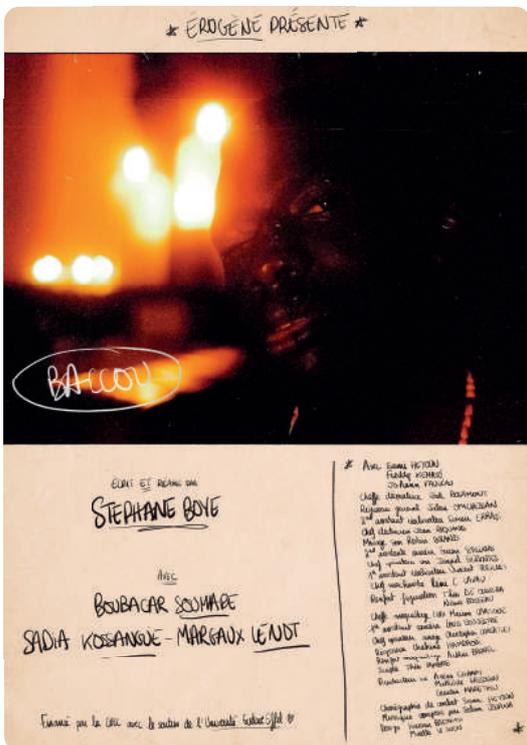
Visuellement, le choix de plans fragmentés et de couleurs sobres renforce le sentiment d'isolement du personnage.

L'humour, parfois noir, est une arme : il désamorce, mais il pique aussi. Et la fin ?

Une prise de conscience. Pas une solution magique, mais un message fort : assumer qui l'on est, coûte que coûte. Rachid frappe juste et laisse des traces.

Un film aussi actuel qu'indispensable.

Kamognin **SYLLA** (Côte d'Ivoire)



BACCOU

Réalisation : Walt MZENGI COREY - Durée : 13min

Année : 2023 - Pays : Tanzanie / états Unis / Afrique du Sud

Un sacrifice stérile

Dans une grande ville en France, un Sénégalais, Allassane, se bat pour subvenir aux besoins de sa mère restée au pays. Prêt à tout donner pour sa famille, le boxeur se lance dans un combat suicidaire.

Une insistance sur la petite pirogue, avec des inscriptions « Dakar », laisse croire qu'il est issu de la migration. Une photo en noir et blanc de ses parents est très ancienne : elle marque la distance. Cela nous accroche au film.

S'échauffant dans sa chambre, Alassane semble avoir la rage. Une rage accentuée par le rap qui l'accompagne. La coupure de courant le plonge dans l'obscurité. Nous n'en sortirons pas. Il se prépare avec une torche et sort dans la nuit vers une descente aux enfers. Le boxeur Alassane suit le modèle historique, il n'imagine pas son devenir autrement. Il se lance dans un combat clandestin où la violence est la règle. Son sang coule. La caméra se rapproche. Le sang, les coups, les plaies. Une métaphore de la crucifixion. Le sang des martyrs. Le sang de la cale des bateaux négriers. Le sang du travail forcé. Le sang des migrants.

Ce sacrifice sera-t-il vain ? Son entourage essaye de le dissuader : porteur d'un bracelet électronique au pied, il se met doublement en danger. Il pourrait retourner en prison. Mais la noblesse du sacrifice se dissout dans son inutilité. Avec sa soeur, se dessinent d'autres voies possibles, d'autres solutions d'inscription dans le monde. C'est alors que la lumière peut réapparaître.

Thécia Pharelle **NYOMBA EKOMIE** (Nyari Tally, Sénégal)

Entre amour, sacrifice et héritage historique

Un jeune Sénégalais est confronté à des choix cruciaux pour sauver sa mère malade. Ce film questionne l'héritage historique et questionne la nécessité de se conformer aux normes imposées aux Noirs.

Alassane brave les interdits pour participer à des combats clandestins. Portant un bracelet électronique, il prend tous les risques pour réunir l'argent nécessaire. Ce sacrifice, bien que motivé par l'amour, révèle des attentes collectives liées à un passé douloureux.

Le titre Baccou, qui signifie "lutte" en wolof, résume les combats d'Alassane : protéger les siens, défier la pauvreté et faire face aux inégalités. Cependant, ce récit va au-delà de sa situation personnelle et interroge les normes qui enferment les peuples noirs dans des schémas de souffrance et de sacrifice. Alassane doit-il s'y conformer ? Son parcours montre l'impact d'un héritage où le sacrifice est vu comme inévitable. Pourtant, la réussite scolaire de sa sœur suggère une autre voie, plus lumineuse, loin des combats imposés par l'histoire. Elle incarne une possibilité de rupture avec les attentes sociétales et historiques.

Stéphane Boye traduit ces tensions par une mise en scène dépouillée mais forte. Les ombres et lumières reflètent les doutes et espoirs d'Alassane. Les bougies et la pirogue symbolisent les défis de la survie, souvent liés aux migrations et au danger. Avec Baccou, Stéphane Boye mêle drame intime et critique sociale. Il questionne une génération prisonnière de l'histoire, tout en laissant entrevoir l'espoir d'un chemin différent. Le destin d'Alassane montre qu'il n'est pas nécessaire de s'adapter aux normes établies, mais plutôt d'envisager une alternative.

Alioune **DIENG** (Pikine, Sénégal)

Frères migrants

Dans son court métrage Baccou, le réalisateur et monteur sénégalais évoque la portée des sacrifices des migrants africains en Occident et leur rend un poignant hommage.

Ça cogne ! Encore plus fort ! A tire d'aile ! Du sang, à profusion, va jaillir. C'est fait. Du pur sadisme du réalisateur ? Le sang versé par le peuple noir ? Qu'est-ce qui pourrait donc justifier de montrer à ce point la violence exercée sur le visage ensanglanté et défiguré de ce jeune noir ? Oui, il le fallait. Pour souligner la rage de s'en sortir qui habite Alassane. Un garçon noir vivant en France, sous surveillance électronique.

Poussé par la pression sociale, notamment par sa sœur qu'il doit aider dans ses études et payer le voyage de sa mère. Il se lance ainsi dans un combat de boxe clandestin pour récolter de l'argent.

Excellent prétexte qui permet au réalisateur d'user admirablement des possibilités d'expression du cinéma dans le domaine du symbolisme. Le recours à la dramaturgie simplifiée, linéaire, nous aide à nous identifier. Mais le film ne s'adresse-t-il pas en premier lieu à l'Occident ? Sur son indifférence insupportable réservée aux migrants qui se noient par milliers en Méditerranée en tentant de rejoindre l'Europe ?

L'insistance de la caméra sur la petite pirogue à côté des bougies allumées et l'évolution rythmique de la musique est assez évocateur de l'appel du réalisateur vers plus d'humanité pour les migrants. Car « quand l'humain n'est plus identifiable par l'humain, la barbarie est là. » aurait dit Patrick Chamoiseau (Frères migrants) !

Cheikh Mbacké **DIOP** (Niary Tally, Sénégal)



LA SIRÈNE SE MARIE

Réalisation : Achraf AJRAOUI - Durée : 22min 48s

Année : 2023 - Pays : Maroc / France

► Un voyage introspectif au-delà du mythe de Don Juan

La Sirène se marie revisite avec subtilité le mythe de Don Juan à travers Jamel, un séducteur narcissique pris au piège de son ego. Le titre, évocateur d'une sirène insaisissable et fascinante, symbolise la quête de l'amour et la désillusion face à une réalité qu'on ne peut posséder. Jamel, irrésistible et dragueur, vit dans la superficialité et refuse l'engagement, croyant avoir tout sous contrôle. Mais l'annonce du mariage de Jeanne, son ex, le plonge dans une spirale d'introspection et de regrets.

La structure linéaire du récit, ponctuée d'une évolution progressive des émotions, illustre son cheminement intérieur. La mise en scène intime et la photographie délicate traduisent ses contradictions : un homme tiraillé entre son image dominante et ses failles profondes.

La mer, omniprésente, incarne ses émotions tumultueuses, tandis que l'univers sonore accompagne avec justesse cette quête de rééquilibrage.

Le film questionne la masculinité et la place des hommes face à des femmes qui s'affirment. Jeanne, résistante et libre, oppose un contraste à Jamel, qui cherche à cacher sa vulnérabilité. La scène finale, où il se déshabille symboliquement, marque sa tentative de renaissance.

À travers une critique fine du virilisme et une réflexion sur l'amour véritable, Ajraoui signe un court-métrage moderne et féministe.

Ibrahim **SANO** (Keur Mbaye Fall, Sénégal)

► Trop tard : dans l'abîme de la repentance

Un jeune homme ? Jamel, apprend que Jeanne, son ex-petite amie, va se marier le lendemain. Il voudrait la récupérer. In-extremis. Trop tard ? Un récit plein de tension et d'humour autour de l'irresponsabilité, l'amour et le repentir.

Dans ce genre de films, nous sommes amenés à réfléchir sur nos actes et décisions dans notre propre vie. Ils ont une fonction d'éducation populaire, comme peuvent l'avoir la plupart des séries. Mais nous sommes ici au cinéma : tout n'est pas dit, l'esthétique joue un grand rôle, qui nous permet de laisser aller notre imagination.

Dans une quête constante de reconnaissance et de respect, Jamel nous prouve qu'il n'est pas encore prêt à assumer et à embrasser les responsabilités de la vie adulte que la société nous impose.

Il ne peut s'empêcher de tout ramener à lui. Ses amis le critiquent mais son ego et sa fierté parlent toujours plus fort. Et patatra, forcément, tout se retourne contre lui.

Face à lui, les femmes. Leur fermeté change la donne. Elle l'avait aimé mais elle a compris qui elle a en face d'elle. Elle ressemble à une sirène dans sa robe de mariée, mais les sirènes ne sont plus ce qu'elles étaient : on ne les dompte plus comme avant ! Alors, Jamel n'a plus qu'à se déshabiller et plonger dans une nouvelle vie, en espérant qu'il aura compris la leçon.

Piter Domingos **GOMES** (Guinée-Bissau)



NOCES D'EAU

Réalisation : Aurielle JOYA - Durée : 20min
Année : 2023 - Pays : Bénin / France / Canada

Impossible n'est pas cinéma

Le cinéma est un lieu de réalisation des impossibles. Il y est possible, par exemple, de faire dialoguer vie et mort. Ainsi que démontré par Noces d'eau...

« La voix du feu s'entend », « Entends la voix de l'eau », parce que « Les morts ne sont pas morts » ! écrivait le poète Birago Diop. A l'écran, Aurielle Jioya transcrit ces vers. La réalisatrice ramène à la vie, via le Vodou, une Angèle disparue depuis des décennies. Elle ressuscite, par la voie des eaux, une Angèle qui attendait l'appel du feu. Les Noces d'eau sont dès lors 23 minutes de magie. Son propos étant de faire dialoguer les mondes de la vie et de la mort...

Par quels moyens ? Des effets spéciaux : faire tenir la revenante sur l'eau, qui ne coulera. Une touche artistique interviendra pour donner une apparence de transe à Kèmi après son évocation d'une divinité.

Il y avait un 14 février une demande que Sourou ne put jamais formuler. Kèmi fait le lien. « Oui » sera la réponse. Oui, les gros plans s'expliquent sur ce personnage perdu derrière ses lunettes. Oui, il y aura du mystère et de la tension. Et un trauma, oui !

Et oui, le refus de linéarité du récit se justifie. Aurielle Jioya mixe les temporalités pour montrer qu'il n'y a pas rupture entre le passé et le présent. Ce seront donc des flash-backs. L'idée d'un temps ininterrompu est d'ailleurs dans le titre : Noces d'eau, littéralement, c'est l'anniversaire de cent ans de couple. Et non, ces Noces ne sont pas un court-métrage. Elles sont la preuve qu'impossible n'est pas cinéma.

Moussa SECK (Grand-Dakar, Sénégal)

Un appel à changer de regard sur le vodun

La réalisatrice béninoise Aurielle Jioya met en lumière la richesse du vodun, souvent méconnu ou mal interprété.

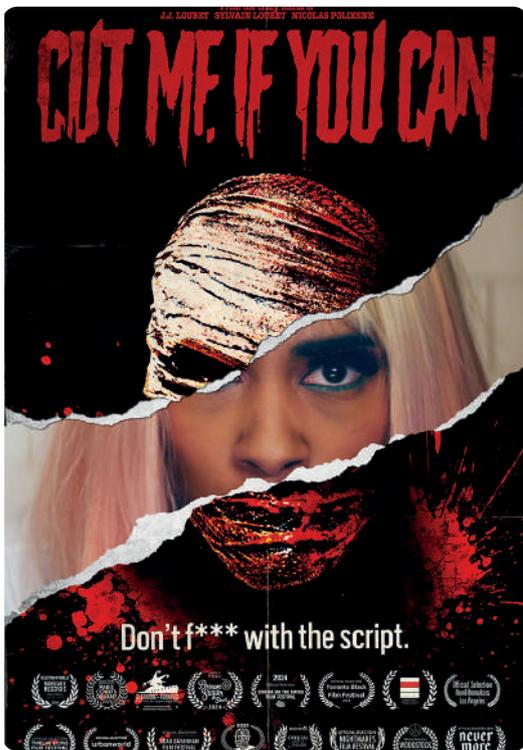
Kèmi est un jeune Béninois vivant en France. Il visite son grand-père, Sourou, qui est dans un établissement pour personnes âgées. Il tombe fortuitement sur la photo d'une maison située au bord d'un bras de mer près de Ouidah, qui appartenait à sa famille. Questionné, Sourou n'a qu'une seule réponse, austère et réservé : le 14 février.

Déterminé à en connaître l'histoire, Kèmi fait le voyage sur la terre de ses ancêtres. Il a invité ses amis qui vivent au Bénin : une ancienne relation, Mériga, ainsi qu'un couple, Thomas et Afiavi. Ils sont logés pour un week-end réservé dans la maison de la photo, devenue une confortable maison de vacances pour touristes.

En soirée, ils font un grand feu. Kèmi invoque ironiquement Sakpata, la divinité de la terre dans le vodun. Ce geste dramatique qu'il croit banal déclenche un enchaînement mystérieux. Et voilà que le groupe en pirogue recueille en plein bras de mer une jeune femme, Angèle, qui semblait se noyer. A Ouidah, centre du vodou au Bénin où l'on célèbre les revenants, n'est-elle pas elle aussi une revenante ?

Le film se fera dès lors ode à un changement de conscience. Il s'agit pour la réalisatrice de briser la peur ou l'enveloppe de magie noire qui couvre l'esprit quand on évoque le vodun, une cosmogonie méconnue et mal interprétée. Cette histoire romanesque d'un amour impossible y parvient avec émotion, d'autant plus que Kèmi se voit chargé de modifier ce destin.

Judicaël KPEHOUN (Bénin)



CUT ME IF YOU CAN

Réalisation : Nicolas POLIXENE et Sylvain LOUBET

Durée : 21min 08s

Année : 2023 - Pays : France / États-Unis

► Une rébellion cinématographique

Nicolas Polixene et Sylvain Loubet dynamitent les conventions des films d'horreur de série B.

Dans cette brillante mise en abyme, une femme noire hyper-sexualisée, enfermée dans un rôle stéréotypé, refuse son destin de femme noire au cinéma : mourir la première. Aidée par son compagnon, lui-même prisonnier de clichés de virilité défaillante, elle tente de réécrire leur survie dans un film qui résiste.

Avec une mise en scène nerveuse et une caméra embarquée, le film renverse ainsi les rôles traditionnels : l'homme devient passif, tandis que la femme incarne la ténacité. La photographie oppressante et la bande-son hollywoodienne amplifient la tension et l'ironie, plaçant le spectateur dans une distance critique face aux codes du genre.

Féministe, engagé et drôle, Cut Me If You Can s'inscrit dans la lignée de Get Out de Jordan Peele : il répond aux discriminations par une réappropriation des récits. Ce "film dans le film" interroge le pouvoir du réalisateur autant que le destin imposé par le cinéma. Audacieux et intelligent, il propose une idée simple : et si nous étions les auteurs de nos propres histoires ?

Un plaidoyer pour une liberté narrative aussi percutant que nécessaire.

Ibrahim SANO (Keur Mbaye Fall, Sénégal)

► Fuck the system !

Combattre le cinéma par les moyens du cinéma... il fallait y penser ! Et «Cut me if you can » l'a fait.

Elle a pris l'apparence de Barbie. Elle est hyper-sexualisée. Mais, Michelle en a marre de cette cage où le cinéma d'horreur cantonne les Blacks. « Motherfucker », crie-t-elle, « Middle finger », exhibe-t-elle, sur des gros plans qui accentuent son ras-le-bol. A travers elle, Nicolas Polixene et Sylvain Loubet semblent dire : « fuck the system » ! « Cut me if you can » tente d'enrayer un moteur hollywoodien qui fonctionne à l'huile des stéréotypes.

Tout se narre dans une mise en abîme : un film dans le film. L'un dépeint l'esprit du scénario hollywoodien qui cut les Blacks. L'autre campe la révolte d'un personnage qui réécrit le scénario dans le scénario pour se sauver. L'ensemble combat le système par les moyens du système lui-même.

Tension et suspense s'alternent par l'utilisation de la musique et des effusions de sang. La dimension horrifique du film est pourtant atténuée par la légèreté dans les dialogues.

Un sympathique film d'horreur ? Subversif ! Subversive aussi, cette construction des caractères qui inverse l'idée de virilité. Ingénieuse aussi, la manière simultanée de montrer des psychologies différentes en combinant split screen et caméra embarquée.

C'est clair et c'est flou. La photographie plonge tantôt dans une salle de cinéma, symbolisant ce grand théâtre hollywoodien qui a trop duré, tantôt dans des coins éclairés mais pas vraiment, symbolisant les péripéties d'une lutte pour l'émancipation. Flou à la fin : Michelle va-t-elle réussir sa fuite ? Ou bien devra-t-elle replonger dans un autre scénario ? C'est à se demander si « Cut me if you can » n'a pas comme personnage principal le film lui-même. Insaisissable, il nargue le public en rappelant Spielberg et son « Catch me if you can » (2002).

Moussa SECK (Grand-Dakar, Sénégal)



AÏCHA

Réalisation : Coralie LAVERGNE - Durée : 18min

Année : 2023 - Pays : France

À la revendication d'un héritage culturel

Nous sommes vers Marseille, en pleine Provence. Elsa, une adolescente de 12 ans, vit en parfaite harmonie avec sa mère Émilie, jusqu'à l'arrivée de son grand-père Saïd d'Algérie. Ce sera un choc entre Elsa en quête d'identité et Émilie qui cherche à fuir ses origines algériennes.

Elsa est excitée, Émilie angoissée : elles ne vivent pas de la même façon le débarquement de Saïd au port de Marseille. Silence dans la voiture, tension à la maison... Saïd découvre qu'Émilie a changé de prénom. Nécessité de l'assimilation culturelle ? Elsa découvre la honte de sa mère d'assumer son origine, et se rapproche de son grand-père. En guise d'héritage culturel, il lui donne un pendentif : une main de Fatima, une protection symbolique.

Le plus beau est qu'Elsa l'utilise pour protéger sa mère, qu'elle voudrait voir renouer avec ses origines. Ce sera un processus, ponctué de déplacements en voiture, lieux de l'intimité et de la confrontation, mais aussi de la complicité qui devra se bâtir peu à peu entre la mère et la fille.

Derrière un rideau de perles rouges, Saïd regarde la télévision dans un fauteuil. Le rideau est un écran difficile à franchir pour Émilie tandis qu'Elsa n'a aucune difficulté à accueillir son identité méconnue. Cela passera par des mots, mais pas des explications : des mots simples et des gestes qui réveillent les souvenirs et ancrent les relations. Et c'est toute la beauté de ce film sensible de s'en tenir à cette subtilité, sans que la complexité historique franco-algérienne ait besoin d'être explicitée.

Adama **DIATTA** (Diamaguène Sicap, Mbao, Sénégal)

L'héritage

Avec Aïcha, la jeune scénariste et réalisatrice Coralie Lavergne met l'accent sur la réalité de certains migrants qui ont abandonné leur identité au profit du regard de leur nouvel environnement.

Grand-Prix du festival des scénaristes de Valence en 2022, le film se situe à la hauteur du regard d'Elsa. En France où elle vit avec sa mère Émilie dans un petit village de Provence, la jeune fille de 12 ans l'accompagne pour accueillir son grand-père algérien qui leur rend visite pour la première fois.

Lors d'un déjeuner en famille, le grand-père Saïd surpris que son enfant, la mère d'Elsa, s'appelle désormais Émilie. Stupéfaction de l'adolescente, d'autant plus que sa mère manifeste à tout propos qu'elle ne veut pas avoir honte devant les autres. Émilie s'éloigne de sa mère et se rapproche de son grand-père qui lui offre une main de fatma, un bijou symbolique, protection contre le mauvais œil.

Chaque séquence du court-métrage passe un message et suscite l'émotion chez le cinéophile. Des silences, le jeu d'acteur à fleur de peau d'Elsa, la beauté des cadres et des lumières, l'utilisation des paysages et du port de Marseille mais aussi des décors comme le rideau rouge transportent le spectateur à réfléchir sur la reconnaissance de nos origines et la transmission de l'héritage.

L'originalité et la subtilité de la musique du compositeur Max Zippel fait vivre l'histoire la petite Elsa. Va-t-elle réussir à dépasser la honte de sa mère d'affirmer son origine ? A 13 ans, ce ne sera pas avec des arguments (conflits France-Algérie, discriminations) mais avec la complicité. Elles avanceront alors ensemble sur la question de l'identité.

Judicaël **KPEHOUN** (Bénin)



La renaissance

On peut longtemps fuir qui nous sommes, mais cela finit toujours par nous rattraper.

Aïcha est un conflit intergénérationnel et identitaire entre une mère renégate et sa fille.

Elsa, la jeune fille, est l'équilibre qui réunit son grand-père - l'image culturelle - et sa mère Émilie - l'assimilée. Ce film est ainsi un appel à tous ces immigrés qui fuient leur identité. Et peut-être aussi à une réconciliation des relations franco-algérienne entre deux générations.

La décoration de la maison, avec la touche arabe, la musique, les couleurs, le bijou avec la main de Fatima sont des éléments que la réalisatrice a utilisés pour plonger les spectateurs dans l'univers algérien.

Émilie rejette ses origines et cache sa vraie personne à sa fille. Jusqu'à lui cacher son vrai prénom. Elle ne veut pas qu'on sache son origine. Elle en a honte et ne veut pas que sa fille " lui fasse honte " devant ses amis, le quartier.

Il fallait des plans rapprochés et la lumière naturelle pour entrer dans leur intimité, et accéder à la complexité et les conséquences du racisme.

Les silences contribuent autant que les mélodies à l'intensité dramatique.

Et renvoient avec une grande cohérence au questionnement perpétuel sur l'origine et la culture. L'affrontement entre la mère et sa fille trouvera son apaisement dans une nouvelle complicité, à découvrir dans ce très beau court métrage.

Adam **DIALLO** (Mali)



Kamongnin **SYLLA**
Côte d'Ivoire



Ismael AMADOU HAROUNA **DJIBO**
Niger



Adam **DIALLO**
Mali



Bignon Judicaël **KPEHOUN**
Bénin



Komlan Tukui **HLAGA**
Togo



Piter Domingos **GOMES**
Guinée-Bissau



Cheikh Mbacké **DIOP**
Dakar



Ibrahim **SANO**
Dakar



Mame Diarra Bousso **FALL**
Dakar



Moussa **SECK**
Dakar



Thécia Pharelle **NYOMBA EKOMIE**
Gabon



Adama **DIATTA**
Dakar



Fatou **BA**
Dakar



Alioune **DIENG**
Pikine



Moly KANE
Président de CINEMAREKK
et du Festival DAKAR COURT



Maguette Betty DANFAKHA
Directrice du Festival DAKAR COURT



Sylviane RUDIER
Cheffe de Projet Partenariats
et Sponsors



Ndeye Nogaye DIAGNE
Responsable Technique,
Chargée des Films et Candidatures



Aminata Atta GUEYE Cissé
Assistante Finance



Maeva HEUERTZ
Vidéaste, Chargée
des Réseaux Sociaux



Mouhamed FALL
Photographe,
Assistant Technique



Mame Yandé FAYE
Responsable Accueil
et Accréditations



Sokhna Aissatou CAMARA
Responsable Régie



Ndeye Sokhna MARICOU
Chargée d'Accueil



Bakary Ndjiracine MANÉ
Assistant Accueil



7^{ème} EDITION
FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE COURTS
MÉTRAGES
DE DAKAR

DAKAR COURT



DA - Photo & graphisme

09 - 14 DECEMBRE
2024

PROJECTIONS

Institut Français du Sénégal à Dakar
Canal Olympia Teranga
Cinéma Pathé



infoline : +221 77 666 65 60
www.festivaldakarcourt.com

Edition #7 - 2024



DAKAR COURT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

Suivez-nous:

www.festivaldakarcourt.com

DAKAR COURT Live : <https://www.youtube.com/channel/UCMpj3g-brWTwM0Xp3ViGeYg>

Facebook : @DakarCourt - Instagram : @festivaldakarcourt

DAKAR COURT 2024 - BULLETIN N°1 - ÉDITÉ PAR CINEMAREKK / DAKAR COURT

© 2024 - Dakar Court - Tous droits réservés. Toute reproduction partielle ou intégrale des textes et/ou des documents est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur.